

Jean-Paul Caracalla

Vagabondages littéraires
dans Paris



*la petite
vermillon*

LES ECRIVAINS AMERICAINS DE MONTPARNASSE

la petite vermillon

Vagabondages littéraires dans Paris

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DENOËL

Le roman du Printemps, l'histoire d'un grand magasin
Lever de rideau, histoire des théâtres privés de Paris
Montparnasse, l'Âge d'or

Collection des Grands Express Internationaux,
en collaboration avec Jean des Cars

L'Orient-Express, cent ans d'aventures ferroviaires. Couronné par l'Académie française
Le Transsibérien, l'extrême Orient-Express
Le Train bleu et les Grands Express de la Riviera
Les trains des Rois et des Présidents
L'aventure de la Malle des Indes
La tour Eiffel, un siècle d'audace et de génie

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Saint-Germain-des-Prés
Le Paris de Jacques Prévert
Les Champs-Élysées
Le Goût du Voyage, de l'Orient-Express aux trains à grande vitesse

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

Voyages, préface de Pierre-Jean Rémy (Olivier Orban)
Escales (La Table Ronde)
L'Art du Sud — Provence/Côte d'Azur (Image-Magie)
Normandie, préface de Malcolm Forbe (Image-Magie)
Vivre Paris, préface de Jacques Laurent (Mengès)

Jean-Paul Caracalla

VAGABONDAGES
LITTÉRAIRES
DANS PARIS

François René de Chateaubriand

Stendhal

Honoré de Balzac

Victor Hugo

Gustave Flaubert

Alphonse Daudet

Marcel Proust

Léon-Paul Fargue

Blaise Cendrars

Les écrivains américains de Montparnasse

Georges Simenon



La Table Ronde

7, rue Corneille, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, 2003.
ISBN 2-7103-2602-7.

*À Jean des Cars,
mon complice, mon ami.*

Il y a des années que je rêve d'écrire un « plan de Paris » pour personne de tout repos, c'est-à-dire pour des promeneurs qui ont du temps à perdre et qui aiment Paris.

*Léon-Paul Fargue, *Le Piéton de Paris*.*

Je conseille à Valery Larbaud...

Je conseille, écrit Paul Morand¹, à Valery Larbaud, qui eût voulu, consciencieux touriste, découvrir Paris par arrondissement :

une cure d'air à Sainte-Geneviève, un grand tour au Parc Montsouris, pèlerin passionné qui n'oublie jamais Paris, rêvant d'accomplir sur la rive gauche quelques petits voyages en rond ou en zigzag.

« On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs. » Louis Gresset (1709-1777), auteur malicieux et professeur de collège, a dû se morfondre à Moulins, à Tours, et à Rouen, lorsque, professeur, il y enseignait, pour confesser pareil aveu, à faire dresser les cheveux des zéloteurs de la décentralisation. Même son de cloche chez Germaine de Staël : elle s'étirole à Coppet, part boucler un tour d'Europe, et s'empresse de regagner son cher ruisseau de la rue du Bac.

1. Paul Morand, *Paris*, La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne.

Paris, l'un des « plus nobles ornements du monde » (Montaigne) ; Paris, qui faillit être anéanti un jour d'août 1944 sur l'ordre insensé de celui qui venait de mettre l'Europe à feu et à sang, a vécu sa longue histoire dangereusement, bien des fois. Les ravages des révolutionnaires, les incendies des Communards, ont ruiné nombre de monuments glorieux, mais Paris a toujours fait montre de cœur et de courage face à ses infortunes. Âme du pays, ville lumière, ville des lumières, c'est à Paris que souffle l'esprit enflammant les passions les plus folles, où naissent parfois dans le secret quelques chefs-d'œuvre qui ne restent pas longtemps méconnus des dénicheurs de talents.

Mettons nos pas dans ceux de quelques romantiques et autres bousingots, boutefeux de la culture ; suivons les rues des boulingueurs et des vadrouilleurs ; asseyons-nous aux terrasses des cafés où immigrants et heimatlos griffonnaient sur des guéridons ; écoutons les propos de table de ces dîners littéraires qui ont nourri le XIX^e siècle où vins généreux et saveur des viandes déliaient des langues qui n'étaient pas de bois.

Escorter des écrivains dans « leur Paris » est un voyage à travers l'espace et le temps, une promenade captivante dans la capitale en suivant leur itinéraire parisien ou en retrouvant les logis des personnages de leurs romans auxquels nous identifions leurs auteurs bien souvent.

La vie parisienne de Chateaubriand

DE COMBOURG À PARIS.

François René de Chateaubriand se prépare à effectuer son premier voyage à Paris. Il quitte Combourg au mois d'août 1786 pour se rendre à Rennes où un membre de sa famille se propose de lui trouver un moyen de locomotion pour se rendre dans la capitale :

Je débarquai dans cette dernière ville chez un de mes parents. Il m'annonça tout joyeux qu'une dame de sa connaissance, allant à Paris, avait une place à donner dans sa voiture, et qu'il se faisait fort de déterminer cette dame à me prendre avec elle. J'acceptai en maudissant la courtoisie de mon parent.

Le futur auteur de *La Vie de Rancé* a dix-huit ans, c'est un jeune Breton sauvage, d'une timidité insurmontable, rougissant devant les femmes, ignorant les usages des grandes villes. Effectuer le voyage à Paris dans une chaise de poste, avec pour seule compagnie Mme Rose, marchande de mode leste et désinvolte le terrorise. Gauche, inhibé,

balbutiant, le tête-à-tête est pour lui une rude épreuve. Il ne parvient pas à s'entretenir avec cette femme. La nuit venue, terrifié, il se réfugie dans un angle de la voiture, et ne dit mot jusqu'à Paris. En arrivant à destination au petit jour, Mme Rose s'empresse de se débarrasser de son béjaune, en le déposant à l'hôtel de l'Europe, rue du Mail, disparu aujourd'hui, non loin de la place des Victoires.

« Je n'ai de mes jours revu Mme Rose », écrit Chateaubriand un demi-siècle plus tard avec, semble-t-il, un sentiment de regret ; secrètement déçu de ne pouvoir lui faire constater ce qu'il est advenu de ce benêt dont elle regrettait de s'être « emberloquée », un jour du mois d'août 1786, entre Rennes et Paris.

Chateaubriand se montre singulièrement niais pour un garçon de son âge. Enfermé dans sa chambre, au troisième étage de l'hôtel de l'Europe, il est angoissé, au point de songer à repartir aussitôt pour sa Bretagne. Mme Rose, prise de pitié devant le désarroi du jeune homme, prévient son frère dont l'adresse lui avait été communiquée à Rennes. L'arrivée de son aîné, flanqué de leur cousin Moreau, le requinque finalement. Rondouillard, faraud et bavard, Moreau a tout d'un viveur fréquentant tripots, antichambres et salons. Il propose illico au jeune dadais de le conduire chez une dame dont le nom aristocratique dissimule, semble-t-il, une activité moins noble. Nouvelle panique du jeune homme maîtrisée par son frère aîné, jugeant plus opportun de le con-

duire chez Julie de Farcy, leur sœur, venue à Paris pour consulter des médecins.

Le lendemain, dès potron-minet, le cousin Moreau vient le chercher à son hôtel pour effectuer, en sa compagnie, un tour dans Paris. François René le suit, résigné. En fait, la promenade se borne à arpenter les rues malpropres des environs du Palais-Royal. Moreau, devenu brusquement bien puritain, met en garde le jeune provincial contre les dangers auxquels s'expose tout flâneur dans ce quartier mal famé. Puis, pour conclure la journée, tous deux s'attablent dans un restaurant, où François René déplore la médiocrité des mets, et la conversation inepte de son cousin. Dans de telles circonstances, Paris ne peut que donner au jeune vicomte la nostalgie de Combourg où, reclus dans son donjon, sa solitude n'était meublée que des vols et des cris des martinets.

Chateaubriand effectue ses premières armes au régiment de Navarre à Cambrai, puis revient dans la capitale où il doit être présenté à la cour de S.M. Louis XVI, à Versailles. Il est terrorisé par la pompe et les ors de la résidence royale :

J'avais l'air d'un homme que l'on traîne aux galères, ou sur lequel on va prononcer une sentence de mort.

Ne connaissant d'autre établissement que l'hôtel de l'Europe de la rue du Mail, il s'y installe de nouveau, va chaque jour déjeuner rue des Fossés-Montmartre (rue du Faubourg-Montmartre) chez son frère. Celui-ci, décontenancé

par la gaucherie de son cadet, ne peut se résoudre à l'introduire dans le monde. François René s'accommode de monter chaque matin au manège, puis, meuble sa solitude en traduisant l'*Odyssee* et la *Cyropédie* de Xénophon. Questionné par son frère sur l'occupation de ses journées, il répond qu'il ne fait rien. Navré, l'aîné hausse les épaules, lui tourne le dos, pronostique qu'il mourra ignoré et inutile à sa famille. Le soir venu, François René se noie dans la foule des boulevards, traîne le long des quais, s'enhardit, parfois, à prendre une loge à l'Opéra ou au Théâtre-Français. Dans la nuit, il constate amèrement : « Sous tant de toits habités, je n'avais pas un ami¹. »

QUELQUES PORTRAITS D'ARTISTES PARISIENS.

François René et ses sœurs Julie et Lucile, « les trois plus jeunes oiseaux de la couvée », arrêtent, en 1787, un appartement à Paris, dans les pavillons de Saint-Lazare, en haut du faubourg Saint-Denis², dans le voisinage de la demeure de leur frère aîné.

François René fait la connaissance de Delisle de Sales³, que lui présente sa sœur Julie. Auteur d'une *Philosophie de la nature* et d'une *Histoire phi-*

1. Les textes de Chateaubriand cités dans ce chapitre sont extraits des *Mémoires d'outre-tombe*.

2. L'ancienne léproserie devenue prison, 107, rue du Faubourg-Saint-Antoine, démolie en 1940.

3. Delisle de Sales (1741-1816), membre de l'Institut.

losophique du monde primitif, celui que l'on surnomme le Singe de Diderot est le premier homme de lettres qu'il rencontre :

Delisle de Sales, très brave homme, très cordialement médiocre, avait un grand relâchement d'esprit, et laissait aller sous lui ses années ; ce vieillard s'était composé une belle bibliothèque avec ses ouvrages, qu'il brocantait à l'étranger et que personne ne lisait à Paris.

Portrait peu amène de celui qu'il considère à l'époque comme un aigle. Delisle lui présente Carbon de Flins des Oliviers¹ « d'une éducation négligée, au demeurant homme d'esprit et parfois de talent », lequel le présente à Louis de Fontanes. Ce dernier l'invite chez lui, puis l'entraîne chez Joseph Joubert. Ils deviendront des amis, pour toujours.

Flins habitait rue Mazarine, il n'avait qu'une petite pension de sa famille, vivait de crédit. Vers les vacances du Parlement, il mettait en gage les livrées de ses Savoyards [ses domestiques], ses deux montres, ses bagues et son linge, payait ce qu'il devait, partait pour Reims, y passait trois mois. De retour à Paris, il retirait, au moyen de l'argent que lui donnait son père, ce qu'il avait déposé au Mont-de-Piété, et recommençait le cycle de cette vie, toujours joyeux et bien reçu.

1. Emmanuel Carbon de Flins des Oliviers (1757-1806), auteur d'un poème *Voltaire*. Il collabore avec Fontanes au journal *Le Modérateur*.

Pendant les deux années précédant l'ouverture des États généraux, Chateaubriand se pousse dans la gentry des lettres parisiennes. Il écrit au chevalier de Parny¹, « le seul poète élégiaque de la France », le priant de le recevoir. Reçu rue de Cléry par l'auteur, « homme grand, mince, le teint brun, les yeux noirs, enfoncés et fort vifs », Chateaubriand se lie avec lui. Il le reniera lorsque celui-ci se changera en un « misérable révolutionnaire ».

Il rencontre encore Ginguené, fait la connaissance de Chamfort qu'il compare aux sages de la Grèce. Le moraliste deviendra à son tour infréquentable en épousant la cause révolutionnaire.

Mais sans contredit, le plus bileux des gens de lettres que je connus à Paris à cette époque était Chamfort ; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes les hasards de sa naissance.

Sans contester son esprit ni son talent, Chateaubriand donne peu de chance à son œuvre d'atteindre la postérité. C'était sans compter sur Pierre-Louis Ginguené, l'ami de Chamfort qui réunira, plus tard, *Maximes et Pensées*, aphorismes et mots du moraliste spirituel et caustique. Ginguené n'est guère mieux traité que lui :

Ginguené vivait dans le monde sur la réputation d'une pièce de vers assez gracieuse, *La Confession de Zulmé*, qui lui valut une chétive place dans

1. Évariste Désiré de Forges, vicomte de Parny (1753-1814), auteur de poésies érotiques dont la grâce et la finesse annoncent le romantisme.

les bureaux de M. de Necker ; de là sa pièce sur son entrée au contrôle général. D'humble qu'il était nous vîmes croître son orgueil, à mesure qu'il s'accrochait à quelqu'un de connu. Vers le temps de la convocation des États généraux, Chamfort l'employa à barbouiller des articles pour des journaux et des discours destinés à des clubs : il se fit superbe. [...] tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie et de la niaiserie dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué, comme critique.

Grâce à son épouse, les jeunes Chateaubriand furent avertis du danger imminent d'un massacre devant être perpétré aux Carmes. Mme Ginguené leur donna asile, chez elle, cul-de-sac Férou, près de Saint-Sulpice.

Lorsque je relis la plupart des écrivains du XVIII^e siècle, conclut-il, je suis confondu et du bruit qu'ils ont fait et de mes anciennes admirations.

Dans cette galerie de portraits gravés d'un burin acéré, Louis de Fontanes, compagnon d'exil, bénéficiera de l'allégeance indéfectible de son ami Chateaubriand.

Une amitié toujours accrue par la mauvaise fortune, jamais diminuée par la bonne.

Les opinions monarchistes exposées par Fontanes dans *Le Modérateur* s'accordent avec celles de François René. Pour lui, il est, avec Chénier, le dernier représentant de l'école classique. À ce titre, Fontanes observera avec circonspection ce romantisme naissant dont Chateaubriand est le

chef de file. Ébahi à la lecture des premiers fragments des *Natchez* et de *Atala* — « il comprenait une langue qu'il ne parlait pas » — Fontanes, loin de l'accabler, prodiguera à son jeune ami des conseils judicieux concernant l'euphonie de la prose, le danger des divagations, ou l'exécution rocailleuse employée par ses épigones. Enfin, il l'incitera à poursuivre l'ouvrage qui deviendra *Le Génie du christianisme*.

RETOUR DANS UN PARIS SURCHAUFFÉ.

Après avoir assisté, à Rennes, à la réunion mouvementée des États de Bretagne au mois de juin 1789, Chateaubriand revient à Paris. Accompagné de ses deux sœurs, il descend désormais dans un hôtel garni de la rue de Richelieu.

L'exaltation révolutionnaire règne dans les rues de la capitale envahies par la foule. À chaque carrefour, des groupes se forment, s'interrogent sur la surexcitation ambiante. Parmi les orateurs haranguant les Parisiens au Palais-Royal, on écoute principalement le dénommé Camille Desmoulins.

Au cours des mois précédant son retour à Paris, les événements se sont précipités dans la capitale : l'émeute du 27 avril, rue du Faubourg-Saint-Antoine, où la fabrique de papiers peints Réveillon a été pillée, à la suite de rumeurs sur une baisse des salaires ; les États généraux se sont réunis le 5 mai ; la constitution du tiers état en Assemblée nationale est proclamée le 17 juin, et le

Table

Je conseille à Valery Larbaud...	11
La vie parisienne de Chateaubriand	13
Stendhal parigiano	31
Honoré de Balzac et la comédie urbaine	43
Les clefs des maisons de Victor Hugo	61
L'éducation parisienne de Flaubert	79
Alphonse Daudet, un charmant Nîmois à Paris	85
À la recherche des logis de Marcel Proust	107
Léon-Paul Fargue dans les méandres de Paris	117
Blaise Cendrars, bourlingueur de Paris	125
Des Américains à Paris	147
La vie parisienne d'un fieffé Liégeois	159
Bibliographie sommaire	173

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR SYSTÈME VARIQUIK PAR L'IMPRIMERIE
SAGIM•CANALE À COURTRY EN SEPTEMBRE
2003, POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : septembre 2003.

N° d'édition : 3699.

N° d'impression : ????

Imprimé en France.